

vii] TABLE DES CHAPITRES.

lité détruite. Dans l'ordre des choses où nous trouvons, le Législateur doit, avec prudence, tourner toutes ses forces contre l'avarice & l'ambition. 101

LIVRE SECOND.

CHAP. I. Caractère des Loix nécessaires pour réprimer l'avarice, ou prévenir du moins une partie des maux qu'elle produit dans les Etats où la propriété des biens est connue. 127

CHAP. II. Que les peuples sont continuellement avertis par leurs malheurs de corriger leurs Loix. La fortune les favorise souvent dans cette entreprise. On ne peut réprimer efficacement l'avarice ou l'ambition, qu'autant qu'on travaille à les réprimer toutes deux à la fois. 174

CHAP. III. Caractère des Loix nécessaires pour réprimer & régler l'ambition dans l'Etat & dans les Magistrats. 200.

CHAP. IV. Caractère des Loix nécessaires pour réprimer & régler l'ambition dans les citoyens. 236

DE



DE LA LÉGISLATION,

ou

PRINCIPES DES LOIX.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut connoître le bonheur auquel l'homme est appelé par la nature, & les conditions auxquelles elle lui permet d'être heureux, pour juger des Loix les plus utiles à la société. Le devoir du Législateur est de faire fleurir les qualités sociales par lesquelles nous sommes invités à nous unir en société.

JE me suis trouvé en société avec deux hommes d'un mérite rare, l'un Suedois & l'autre Anglois: tous deux se sont distingués dans les assemblées

A



de leur Nation ; & je vais rendre , avec toute l'exacritude dont je suis capable , les entretiens auxquels ils ont eu la complaisance de m'admettre. Si je réussis , je croirai ne pas rendre un service médiocre aux personnes qui , étant persuadées que le bonheur ou le malheur des hommes tient à une bonne ou à une mauvaise Législation , aiment à s'occuper de cet objet intéressant. L'Anglois , prévenu en faveur du gouvernement de son pays , & de la politique qui agite , trouble & déchire l'Europe , ne doutoit point de la sagesse des Loix Angloises , & ne vouloit point d'autre bonheur que celui auquel ses compatriotes aspirent. Pour le Suedois , un peu plus difficile à contenter , & plein des idées des anciens Philosophes sur l'art de régler une République , il croyoit tous les Etats , dont nous admirons la sagesse , prodigieusement éloignés des principes d'une sage politique. Nous nous trompons , disoit-il souvent à l'Anglois : je crains que nous ne nous soyons accoutumés à prendre nos préjugés & nos erreurs pour autant de vérités. Avant que de chercher le

bonheur , ne seroit-il pas à propos de savoir ce que c'est ? Ne faudroit-il pas s'instruire des conditions auxquelles la nature nous le promet ? N'aurions-nous pas dû commencer prudemment par nous informer du lieu où l'on peut le trouver ? En marchant à tâtons , espérons-nous de ne pas nous égarer ? Si nous cherchons ridiculement le bonheur où il n'est pas , nous nous fatiguerons inutilement ; & l'ombre vaine que nous voulons embrasser , nous échappera sans cesse. Mes deux Philosophes se rencontrèrent à Paris , & l'estime qu'ils conçurent l'un pour l'autre , ne tarda pas à les unir par la plus étroite amitié. Ils s'entretenoient souvent de leur gouvernement , de leurs loix , des partis qui divisent leurs Nations , de l'équilibre de l'Europe , des forces des principales Puissances , de leurs richesses , de leurs ressources , des traités qui les unissent ; & quoiqu'ils ne fussent presque jamais d'accord , ils aimoient trop sincèrement la vérité , & étoient trop capables de la trouver , pour ne pas se rechercher.

Par je ne fais quelle fatalité , on



4 DE LA LÉGISLATION.  
droit qu'il n'est permis de rien approfondir à Paris ; on n'a pas le tems de penser dans cette grande Ville où il y a tant d'esprit, d'oisiveté & d'amusement, & par conséquent si peu de raison. Nous ne communiquons pas notre frivolité aux étrangers qui sont raisonnables ; mais toujours pressés de tout voir, tout observer, tout connoître, on dirait que la dissipation continuelle à laquelle ils sont condamnés, leur fait perdre en quelque sorte leur caractère pour prendre le nôtre. Mes deux amis, emportés par leur curiosité, & obligés de remplir mille devoirs de bienfaisance, ne pouvoient jamais se voir assez long-tems de suite pour remonter, avec méthode, jusqu'aux premiers principes des questions qu'ils entamoient. Leurs conversations, quoique toujours interrompues, avoient cependant piqué ma curiosité. J'entrevois déjà quelques vérités éparées & décousues, & je desirois, avec passion, de tenir cette chaîne qui les lie, qui les rend utiles, & sans laquelle l'esprit toujours flottant & toujours incertain ne manque jamais de s'égarer.

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. I.* 5

Heureusement pour moi, ils furent invités à venir dans un château où je suis accoutumé à passer les plus beaux momens de ma vie ; & j'espère que le loisir dont ils jouiroient à la campagne, ne seroit pas inutile à mon instruction. Je ne me trompai pas ; à peine étions-nous arrivés que les nouvelles qui vinrent de Suede, engagerent le combat que je desirois. Quelle lenteur dans les opérations de votre Diète, dit l'Anglois au Suedois, & quand commencera-t-elle à agir d'une manière digne de l'éclat avec lequel elle a été convoquée ? Vos compatriotes ne veulent donc pas sortir de ce cercle étroit de minuties dans lequel ils sont renfermés. Vous savez combien je m'intéresse à la gloire & aux succès d'un peuple qui a été assez courageux pour rompre sa chaîne & se rendre libre ; mais enfin il devroit profiter de sa liberté pour se rendre heureux. Il y a quarante ans que vous avez réformé votre Constitution, & la Suede n'est pas encore florissante. Des banqueroutes multipliées, les finances ruinées, le commerce anéanti, la confiance perdue, tous les ressorts



6 DE LA LÉGISLATION,  
de l'administration dérangés, vous  
ont forcés à convoquer une Diète  
extraordinaire ; elle est assemblée,  
on raisonne, on agit, on veut  
réparer les maux dont tout le monde  
se plaint, & personne ne voit que  
ces maux sont le fruit de votre pau-  
vreté. Voilà les suites de vos der-  
nières Loix somptuaires dont vous  
vous êtes entetés mal-à-propos, &  
qui ne sont propres qu'à étouffer  
votre industrie. Je vous le prédis, si  
vous ne corrigez pas vos Loix, si  
vous n'adoptez pas des principes  
opposés à vos maximes Platoniciennes,  
vous manquerez toujours des manu-  
factures qui vous sont nécessaires ; vos  
campagnes désertes languiront sans  
culture, & la secousse portée aux  
fortunes des particuliers, ébranlera  
votre Gouvernement.

Le singulier projet, continua-t-il,  
de vouloir vous réduire aux produc-  
tions de votre climat ; & pour vous  
rendre heureux, de proscrire impi-  
toyablement les arts, le commerce  
& l'industrie, tandis que toute l'Eu-  
rope vous apprend que les Etats leur  
doivent leur prospérité. Passé encore

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. I.* 7  
si la nature, moins marâtre à votre  
égard, vous prodiguoit des bienfaits  
qu'elle eût refusés au reste du monde ;  
nous serions dans la nécessité de re-  
courir à vous, & vos fautes ne vous  
porteroient qu'un préjudice médiocre.  
Vos tristes Réformateurs, qui ne  
connoissent pas les hommes, se sont  
conduits par je ne fais qu'elles idées,  
qui, peut-être, pouvoient convenir  
autrefois à quelque petit peuple de  
la Grèce, qui n'avoit qu'un bourg  
& les champs nécessaires pour les  
nourrir avec beaucoup de frugalité ;  
mais c'est bien la peine de desirer un  
pareil bonheur : qu'il seroit insipide  
& laborieux ! Pour peu que cette  
politique bizarre fasse des progrès  
parmi vous, je m'attends à voir bien-  
tôt tirer vos sauvages Sénateurs de  
la charrue. Quand proposerez-vous  
une récompense pour qui retrouvera  
la délicieuse invention du broïet  
noir ? Il faudra porter une Loi pour  
ordonner de le trouver excellent.  
Savez-vous qu'avec vos grosses mon-  
noyes de cuivre, & votre dégoût pour  
l'argent, on pourroit déjà vous com-  
parer avec les vénérables Spartiates ?



Mais je ne veux pas faire de mauvaises plaisanteries, & vous savez combien je respecte une Nation jalouse de sa liberté, féconde en grands hommes, & qui a joué, pendant un siècle, un rôle si considérable dans les affaires de l'Europe. Pourquoi ne jouissez-vous plus de la même considération? Pourquoi n'êtes-vous plus les arbitres du Nord? Pourquoi abandonnez-vous cet honneur à cette Cour de Russie, qui ne règne que sur des esclaves? Ce n'est que par une suite de leurs anciens préjugés que les Puissances du Midi recherchent encore votre amitié; mais défabusées enfin de leur erreur, pourquoi commenceront-elles bientôt à vous négliger? C'est que les richesses sont le nerf de la politique dans la paix comme dans la guerre, & que vous vous êtes appauvris. Enrichissez-vous donc, si vous voulez recouvrer votre ancienne réputation. Votre pauvreté vous lie les mains, elle vous contient, malgré vous, dans vos limites, elle vous a arraché vos conquêtes, elle continue à vous rendre impraticables au dehors les entreprises les plus aisées; commencez

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. I. 9  
par devenir riches pour devenir puissans.

Ce sont d'étranges gens que vos Législateurs, ennemis du commerce, des arts & du luxe. S'ils ne sentent pas cette vérité, comment auront-ils assez de lumière pour affermir les Loix de votre Gouvernement? S'ils la sentent, pourquoi tardent-ils à vous débarrasser de l'austérité de vos Loix somptuaires? peut-être que n'étant pas aussi Philosophes que je l'ai d'abord dit, ils pensent qu'une étroite parcimonie peut faire la fortune d'un Etat, comme elle fait quelquefois celle d'un particulier; peut-être se font-ils flattés que leurs Loix empêcheroient que le peu d'argent qui circule parmi vous, ne passât chez les Etrangers pour y acheter les choses qui vous sont nécessaires; peut-être croient-ils qu'on peut faire le commerce en vendant beaucoup & en n'achettant rien: mais j'ai déjà pris la liberté de vous le dire plusieurs fois, c'est se repaître d'une vaine chimère. Ce n'est point avec ses mâtures & son gaudron que la Suede s'enrichira. Le commerce ne s'étend



& ne fleurit qu'à proportion qu'un peuple multiplie ses besoins, & donne un libre accès à toutes les productions étrangères. Malgré quelques erreurs qu'on peut encore nous reprocher, voyez, je vous prie, par quels moyens l'Angleterre, pays en lui-même si peu puissant, est parvenue, avec le secours d'un commerce lucratif, à se rendre l'arbitre de l'Europe, & se faire craindre & respecter dans toutes les parties du monde.

En nous faisant sans cesse de nouveaux besoins, nous avons encouragé tous les Arts, nous les multiplions; & nous nourrissions, aux dépens des Etrangers, un peuple innombrable qui fait notre force. Nos manufactures sont connues de tout l'univers, & nous ne nous étudions qu'à les rendre agréables & nécessaires à toutes les Nations. Partout où il y a des hommes, nous sommes sûrs de trouver quelque chose qui nous est utile. En portant de tous côtés notre superflu, nous rassemblons à Londres les délices & les richesses du monde entier; tandis que le tribut, que nos plaisirs & notre travail payent à l'Etat,

lui fournit une marine puissante & des alliés dont il dispose à son gré. Des Loix somptuaires auroient étrangement dérangé cette prospérité. Renfermés tristement dans notre Ile, inconnus, pauvres & nécessiteux, à peine y aurions-nous trouvé de quoi équiper quelques vaisseaux nécessaires à notre sûreté. Nous aurions peur des peuples qui nous craignent, & qui cherchent à pénétrer nos intentions pour s'y conformer. Si la politique de vos Réformateurs eût été si funeste à l'Angleterre, pourquoi espérez-vous qu'elle sera avantageuse à la Suede? Car enfin mon pays est traité par la nature avec moins de rigueur que le vôtre; & pour nous égaler en richesses, vous avez beaucoup plus besoin que nous d'encourager le commerce & l'industrie.

Milord, lui répondit son adversaire en souriant, voilà donc nos disputes éternelles qui vont recommencer; & cependant il seroit bien plus doux de se livrer tout entier au plaisir de la promenade. Vous en revenez toujours aux avantages que vous retirez de votre commerce, & vous



avez ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous répondre cent fois. Faut-il le répéter ? Vous pensez qu'il est très-agréable de multiplier ses jouissances, & en rassemblant chez soi les richesses & les voluptés des quatre parties du monde, de se faire, pour ainsi dire, une existence nouvelle & plus étendue ; j'y consens, & je crois que vous n'avez pas tort, quand je ne fais attention qu'aux plaisirs qui accompagnent les richesses & les voluptés. Mais quand j'en considère les suites fâcheuses, quand je vois qu'elles tiennent nécessairement à plusieurs vices très-pernicieux, qu'elles dégradent l'homme, & contrarient les vues de la nature ; je pense qu'il est bon d'apprendre à se contenter des plaisirs qui sont sous nos mains, & que pour être véritablement heureux, les Etats, comme les particuliers, doivent savoir l'être avec sobriété. Ne nous accoutumons pas, je vous prie, à traiter la nature de marâtre, ce seroit être ingrat, ou ne la pas connoître. Partout où elle a placé des hommes, elle la placé, à côté d'eux, le bonheur,

& il ne tient qu'à nous d'en jouir ; c'est que le bonheur est bien plus dans nous-mêmes que dans les objets qui nous entourent. Il naît de notre manière de penser ; & ce n'est point, croyez-moi, une denrée que les marchands vendent aux peuples chez lesquels ils trafiquent, ou qu'ils rapportent pêle-mêle avec du sucre & de la cochenille.

Peut-être y a-t-il pour les sociétés, de même que pour les simples citoyens, de faux biens dont il faut se défier, & qui sous une apparence séduisante, mais trompeuse, cachent un malheur véritable ; peut-être que le bonheur que vous imaginez, n'est pas celui que la nature nous destine ; peut-être que pour être bon Législateur, il ne suffit pas d'être bon financier ou bon commerçant ; peut-être qu'un Etat ne doit pas se faire craindre, parce qu'il s'expose à se faire haïr ; peut-être est-il nuisible de faire des conquêtes. Que penseriez-vous, Milord, de vos maximes, si, par hasard, on vous prouvoit que la bonne politique n'est point distinguée de l'excellente morale ? Quoi qu'il



en soit, le bonheur n'est jamais ni triste ni laborieux. Tant pis pour vos compatriotes, s'ils croient qu'il entre tant de choses dans sa composition. Pour moi, je l'avoue, j'aurois de la peine à me persuader qu'on le rencontre au milieu des inquiétudes, des alarmes & des agitations qui accompagnent l'avarice & l'ambition. Je n'irai point le chercher dans des banques ou dans des magasins de marchandises étrangères, puisque je fais qu'on le trouve parmi les privations qui vous paroissent les plus dures. J'en appelle aux Spartiates à qui les Suedois seroient trop heureux de ressembler. Fiers de leur pauvreté, de leur tempérance, de leur frugalité & de leur courage, ils étoient heureux, parce qu'ils étoient justes & ne craignoient rien. Ils regardoient en pitié les autres peuples de la Grèce; ils croyoient voir des enfans à qui il falloit sans cesse des jouets pour s'amuser, & qui se fatiguoient inutilement à la poursuite de je ne fais quel bonheur qu'ils ne pouvoient atteindre.

Le Philosophe qui, en entrant

dans le palais d'un riche voluptueux, s'écria : Que de choses dont je n'ai pas besoin ! n'étoit-il pas plus près du bonheur, que le possesseur de ces insipides & rassasiantes superfluités ? Pourquoi donc, Milord, vous donnez-vous la peine de plaindre un peuple qui auroit la sagesse de ce Philosophe ! Ne soupçonnez-vous point qu'il seroit étrange, ou plutôt qu'il est impossible, que la nature ait attaché le bonheur des Nations à ce qui seroit le malheur des particuliers ? S'il est plus doux pour les Suedois de se contenter de leur médiocrité, que de se tourmenter pour faire fortune, j'en conclurai que la Suede est moins à plaindre que l'Angleterre. On peut plaisanter sur nos monnoyes de cuivre & notre pauvreté ; nos austères Réformateurs sont gens de bonne compagnie, & ont assez de sagesse pour ne pas trouver mauvais qu'on en ait moins qu'eux.

Enfin, Milord, vous faites beaucoup valoir vos forces, vos ressources & votre puissance ; mais je ne me refoudrai à faire quelque cas de ce que vous appelez jouer un grand



rôle dans les tracasseries de l'Europe ; se faire redouter , étendre ses domaines , & fonder un grand empire sur les ruines de ses voisins ; que quand vous m'aurez prouvé que l'Auteur de la Nature , qui paroît aimer les hommes , les a cependant destinés à se haïr , à se tromper , à se déchirer mutuellement. Pour vous dire ma pensée en deux mots , je suis convaincu qu'il n'y a de bonne politique & de bonnes Loix dans une société , qu'autant qu'elle se conforme aux intentions de la Providence , qui , certainement , n'a pas attaché le bonheur aux injustices de l'ambition & de l'avarice. Tâchons donc de connoître ces intentions , au-lieu de nous étudier à contenter nos passions. L'histoire des peuples les plus célèbres ne nous apprend-elle pas qu'il est pernicieux d'accumuler richesses sur richesses , & de subjuguier ses voisins ? Et pour m'en tenir à l'Angleterre , seroit-elle aujourd'hui moins heureuse & moins puissante , si , depuis le commencement de ce siècle , elle n'avoit pas voulu décider du sort de l'Europe ? Quel a été le

fruit de cette politique que vous voulez que j'admire ? Vous vous êtes donné des peines infinies pour multiplier vos ennemis. Au milieu de toutes ces richesses qui vous ont donné une ambition plus grande que vos forces , vous vous êtes vus réduits à contracter des dettes immenses pour entreprendre & soutenir des guerres qui , dans le fond , devoient vous être indifférentes. Après bien des succès & des conquêtes , vous êtes un peu moins bien que vous n'étiez auparavant. Vos ennemis vous craignent moins , & votre liberté n'en est pas plus solidement affermie ; votre politique n'est donc pas sage.

Je fais ce qu'il en a coûté à la Suede pour complotter , avec des Puissances ambitieuses , l'affervissement de nos voisins , & aller abaisser en Allemagne la maison d'Autriche , qui ne nous avoit fait aucun mal ; & que ses entreprises gigantesques auroient affoiblie & épuisée avant qu'elle eût pu nous causer quelque alarme raisonnable. On nous dit que la Religion & la liberté de l'Europe étoient en danger ; on nous offre des



subsidés, on nous fit espérer de grandes conquêtes, en un mot la France nous associa à ses projets ambitieux. Mais, quel fut le fruit de cette gloire dont nous nous couvrions, & que vous avez la bonté d'admirer? Nous fûmes distraits de l'attention que nous devions à nos affaires domestiques; & tandis que nous nous montrions comme les vengeurs de la liberté d'Allemagne, nous n'étions plus en état de défendre la nôtre. Nous nous laissions enivrer par de fausses espérances, & nos Rois jugerent que la conjoncture étoit favorable pour se débarrasser des Loix trop sages qui les gênoient. Ils ne réussirent que trop à flatter notre avarice & notre ambition, & c'étoit nous forger secretement des chaînes. Les Ordres de l'Etat, moins unis, se divisèrent, notre Gouvernement se déforma peu-à-peu; & sans que nous nous en aperçûmes, les fondemens de notre liberté s'écroulèrent. C'est une vérité dont on ne peut douter; notre avarice & notre ambition avoient tellement affoibli l'autorité des Loix, ou plutôt brisé les ressorts qui entrete-

noient une certaine égalité entre toutes les parties de l'Etat, que dans une Assemblée générale de la Nation, nous consentîmes à nous donner un maître. Nous ne tardâmes pas à éprouver tous les excès du despotisme; & c'en étoit fait de la Suede, si nos Rois avoient malheureusement été assez riches de nos dépouilles, de celles de nos voisins & des subsidés de nos alliés, pour vivre nonchalamment en Monarques voluptueux; pour nous corrompre par leur exemple, & nous avilir jusqu'au point de nous faire aimer notre servitude. Sans cette heureuse pauvreté qui vous choque, & dont vous voulez que nous nous défassions, jamais nous n'aurions eu le courage, après la mort de Charles XII, de secouer le joug qui nous accabloit, & dont il ne tiendrait qu'à moi de vous faire une peinture assez touchante. Enfin, Milord, que nous reste-t-il de toute cette grande considération que nos peres ont acquise? Une petite province en Allemagne que nous serions trop heureux d'avoir perdue, & qui peut nous exposer à cent inconvéniens



fâcheux; & je ne fais quelle réputation qui porte les Puissances étrangères à marchander notre alliance. Ce trafic honteux nous corrompt, nous divise, substitue des intérêts particuliers à ceux de la Patrie, nous empêche de prendre les mœurs convenables à notre Gouvernement, & de donner à nos Loix la stabilité & la force dont elles ont besoin.

Quoiqu'il en soit, je ne nie pas que votre commerce ne vous procure de grandes richesses, mais je nie que ces richesses soient un bien, si, en rendant les Anglois plus avides, elles les rendent injustes les uns à l'égard des autres. Ces richesses sont un mal, si, à leur approche, l'amour de la gloire, de la patrie, de la liberté & des Loix fait place à un vil intérêt; si elles portent dans votre Parlement une corruption qui le rend le complice de l'injustice & de la tyrannie. Avec notre pauvreté, nous pouvons encore espérer de faire des citoyens, & en augmentant toujours vos richesses, vous ne ferez que des mercenaires. De grandes richesses en rendent nécessaires de plus grandes encore, parce

que l'avarice est insatiable; & voilà, à mon gré, ce qui en fera toujours un ressort dangereux dans les mains de la politique. De l'argent, de l'argent, n'importe à quel prix, de l'argent! C'est-là ce qui a perdu la République Romaine; & en vérité, Milord, je ne devine point quel Etat cette manière de penser peut faire fleurir: car plus il sera riche, plus il s'y formera de brigands pour le piller.

Vous me direz qu'en demandant des richesses vous demandez aussi des mœurs; mais avec votre permission, ne voulez-vous point associer des choses insociables? Pour moi je me contente de demander des mœurs, & je ne suis point effrayé de la pauvreté, parce que je fais que des citoyens pauvres sont plus disposés à respecter la Justice & les Loix, que des citoyens riches. Je fais qu'avec le secours des mœurs on peut faire de grandes choses; je fais qu'avec toutes les richesses du monde les Romains ne purent se défendre contre quelques bandes de barbares. Il est vrai que les traités, les alliances, la paix & la guerre ne sont presque en